



Editorial

HOMMAGE A SAMUEL BECKETT

Rien, solitude, silence et puis, encore et toujours, rien. Paroles...mots plutôt, quelques abstractions cernant l'espace vague d'une vie ainsi que d'une oeuvre littéraire. Il y eut certainement des amitiés, des rêves, des amours aussi, mais généralement nous connaissons peu chez lui ce sentimentalisme. On connaît peu Sam; on a appris à reconnaître Beckett. Beckett l'aliéné... Beckett l'austère... Beckett le solitaire.

Le vingt-deux décembre meurt à Paris Samuel Beckett, trois jours avant la venue du Christ. Il naquit en 1906 à Dublin, le treize avril; c'était Vendredi Saint, trois jours avant la Résurrection. A son chevet, les jours qui précèdent sa mort, *La Divina Commedia*, la poésie de l'infini, la voie(x) de l'éternel par la voix(e) des limbes...Il semble que ce Godot qu'il attendait si désespérément ne cessât jamais de hanter ses pas.

Poésie, roman, théâtre: trois voix(es) du silence, ce signe de vide, signe d'impuissance, signe de la défaite ultime contre le Temps, ce qu'il appela ce «Cerbère à deux têtes». Plutôt que de laisser une cicatrice sur la carte de notre époque, Samuel Beckett en résuma le désespoir existentiel. Son tragique sans héroïsme ne permet pas de catharsis; sa dérision sape toute volonté de reprise vitale.

Tout comme Dante — et pourtant par choix — il éprouva l'amer des voies(x) de l'exil. Irlandais ainsi que son compatriote James Joyce, Paris l'attire; Paris le séduit, le rapte, l'envoûte. «Je préfère la France en guerre à l'Irlande en paix,» dira-t-il. Réfugié au Vaucluse — ancien exil de Pétrarque — il s'engagea dans la Résistance, engagement d'ailleurs qu'il tait et peut-être plus pour lui-même que pour autrui. De l'Irlandais, il retient le regard lucide, perçant et légèrement moqueur; l'âme inquiète et fébrile des Celtes; l'attente impatiente; et, surtout, le besoin de l'image palpable qui résume et cristallise l'idée et qui se fixe à jamais dans l'esprit. Dans toute son

oeuvre, une seule image – celle de l'attente – s'impose, se prolonge et conquiert le Temps: *En attendant Godot*. Les autres nourrissent celle-ci, la renforcent et puis se diluent comme des tributaires qui se perdent dans le courant du grand fleuve.

Deux souvenirs de Beckett: l'un me révéla sa grandeur, l'autre son angoisse:

Hiver 1970. Point culminant d'un festival de littérature irlandaise: la première de *Breath* montée au théâtre de Hart House à l'Université de Toronto. La foule reflue dans la salle. Silence. Le rideau se lève. Ténèbres. Une lumière blafarde point sur la scène, accompagnée d'un cri de nouveau-né qui s'élève en crescendo strident et puis se meurt avec la lumière sur une estrade jonchée de poubelles. Trente secondes: le temps d'avaler un regret. Silence. Ténèbres. Le rideau retombe. Applaudissements devant ce désespoir qui coupe la voix(e) de la littérature.

Été 1978. A Avignon, dans le carré du Palais des Papes, le TNP présente *En attendant Godot*. Entouré de murailles qui depuis le moyen-âge magnifient Dieu, ce Pascal de l'ère atomique déclame l'attente par la voix(e) des clochards. Dérision de carnaval de mi-carême. Sous un ciel étoilé de Provence, au vent parfumé de lavande, jamais langage n'a mieux incarné ce creux de l'âme humaine où résonne le besoin de l'infini, l'espoir impérieux et impatient, l'attente, l'Avent. «*En attendant Godot* exprime l'attente désespérée de Dieu,» affirme Ionesco.

Décès de Samuel Beckett: fin d'une époque, d'un désespoir qui revêt, depuis toujours semble-t-il, de noir, de deuil, l'esprit créateur en France.

Fin de Becket: nouvelle voie(x) de vie, de parole...peut-être.

Pacem!

Sergio Villani